

ANTI**◉**RESSE

N° 201 | 6.10.2019

La communauté de l'Antipresse

Samuel Butler, insoumis

Lumière des salles obscures

Tous Greta-testeurs?

Observe • Analyse • Intervient



LE BRUIT DU TEMPS par Slobodan Despot

La communauté de l'Antipresse

AL'OCCASION DE NOTRE 200E ÉDITION, NOUS AVONS ADRESSÉ À NOS ABONNÉS QUELQUES QUESTIONS FONDAMENTALES: POURQUOI ILS NOUS LISENT, QUELLES VALEURS ILS NOUS TROUVENT ET QU'ATTENDENT-ILS DE NOUS. COMME PROMIS, VOICI QUELQUES RÉFLEXIONS AU SUJET DE CET ÉCHANGE.

Je passerai rapidement sur les questions fermées. C'est la question ouverte, «pourquoi lisez-vous l'Antipresse?», qui m'est apparue la plus révélatrice par la remarquable concordance des points de vue qu'elle révèle. Nous les avons inclus au n° 200 ainsi qu'au livre d'or publié dans les Turbulences. C'est à mes yeux la rubrique la plus précieuse, car elle révèle les valeurs que nos lecteurs rattachent spontanément à leur magazine dominical.

CE QUI VOUS INTÉRESSE

L'histoire et la géopolitique arrivent nettement en tête devant les questions de politique/société. Juste après, au coude à coude, l'actualité internationale et la littérature-culture, puis la philosophie et l'art de vivre. Dans l'ensemble, le

slogan «voir les choses d'en haut» que nous utilisons parfois semble assez bien coller aux intérêts de notre public.

COMMENT LIT-ON L'ANTIPRESSE?

La majorité des sondés nous lisent directement sur écran et dans la version «brute» au format mail. Néanmoins, une bonne moitié apprécie la version mise en page au format PDF. Contrairement à nos spéculations, très peu de lecteurs impriment la lettre. La culture de la presse papier semble donc peu à peu rejoindre le passé, même dans notre lectorat plutôt «antimoderne». Malgré cela, une frange significative de lecteurs réclament encore la version papier (tout en n'imprimant pas la lettre). Pour rappel, nous y avons renoncé en 2017, n'ayant pas

réussi à atteindre la masse critique de 500 abonnements.

QUALITÉS...

Indépendance et qualité d'écriture se disputent la première place, suivies par l'originalité des contenus et l'ouverture d'esprit. Dans les qualités notables, on trouve encore le politiquement incorrect et la solidité de l'information.

Nous sommes très heureux de ne pas être la voix d'une chapelle, ni une tribune du ronchonnage. Comme l'a relevé un lecteur, *«vous vous gardez bien de tomber dans ce que j'appellerais le politiquement incorrect obligatoire, en fait l'autre visage de la pensée unique...»*. Le politiquement incorrect, en l'occurrence, n'est qu'un effet collatéral de l'ouverture d'esprit. Etant indifférents à ces clivages, il nous arrive donc aussi d'être politiquement corrects... ce qui nous est aussi reproché par certains.

...ET DÉFAUTS

Grosse surprise: alors que les commentateurs externes, ainsi que toutes les règles de la communication sur internet stigmatisent la longueur et la densité de nos articles, le premier reproche qui nous est fait est d'être trop courts! Pour une minorité de sondés, nous apparaissons trop intellectuels, trop locaux ou... pas assez locaux! Notre enra-

ciment suisse apparaît sans doute trop local à nos lecteurs français — et notre curiosité pour les «grandes questions» de l'époque fait peut-être certains de nos lecteurs suisses se sentir dépayés.

Par ailleurs, on aimerait voir davantage de rubriques et d'auteurs, davantage de diversité dans les sujets, et plus de contributions féminines. C'est un diagnostic que nous avons également fait en intrerne.

LES RAISONS DE LIRE

Les témoignages d'affection de nos lecteurs sont un puissant encouragement à la poursuite de notre travail. Cependant, si l'on garde la tête froide, ils en disent autant sur le contexte et l'époque que sur nous. Les valeurs qu'on reconnaît à l'Antipresse sont l'indépendance et la liberté d'esprit, le défi intellectuel, le non conformisme et l'authenticité. En même temps, explicitement ou en filigrane, on déplore la disparition de ces vertus autour de nous.

Ceux qui nous lisent trouvent donc dans leur lecture du dimanche un antidote et un revigorant, une source d'espoir et d'inspiration, une bouffée d'oxygène dans le conformisme étouffant qui règne aujourd'hui. C'est aussi l'outil d'une prise de conscience de l'envers (ou de la face mal explorée) des grandes questions du temps. Le stimulant intellectuel tient dans les

Le magazine de l'Antipresse est une publication de l'Association L'Antipresse. Conception, design et réalisation technique: INAT Sàrl, CP 429, Sion, Suisse. Directeur-rédacteur en chef: Slobodan Despot.

Abonnement: via le site ANTIPRESSE.NET ou nous écrire: antipresse@antipresse.net

N. B. — Les hyperliens sont actifs dans le document PDF.

It's not a balloon, it's an airship! (MONTY PYTHON)

points de vue décalés, les analyses audacieuses, la lecture plaisante et souvent surprenante.

Dans cette mission, l'Antipresse n'essaie pas de convaincre, ne rééduque pas ses lecteurs. On y trouve un respect que les médias de grand chemin semblent avoir oublié à l'égard de leur public.

UN BAROMÈTRE DE L'ÉPOQUE

De quelque milieu qu'ils proviennent, nos lecteurs expriment une profonde colère et un rejet souvent raisonné vis-à-vis des médias de grand chemin.

Nous sommes suivis et aimés, en partie, parce que... le paysage se désertifie! Le ras-le-bol face au *cerveaulavage* généralisé, à la fabrication forcée du consentement sur toutes sortes de sujets «sociétaux», au naufrage de l'éducation et de la langue n'a pas de couleur politique. Il s'agit d'un réflexe culturel et d'une angoisse de civilisation. Nos lecteurs se trouvent largement en phase avec les motivations des rédacteurs, telles qu'exprimées dans la 200e édition. Beaucoup disent se sentir «moins seuls» dans leurs idées «incorrectes».

Le grand écrivain français Jean Raspail ou le collapsologue Pablo Servigne parlent fréquemment de la constitution d'«isolats», de communautés, face au déferlement de la bêtise globalisée. L'Antipresse, avec sa position décalée, a fini par constituer l'un de ces isolats. L'ironie est que ce club «excentrique» est composé de gens on ne peut plus «normaux». En somme, notre travail correspond à ce que la presse *devrait* être, comme l'exprime un journaliste chevronné, Michel Audétat:

«En résumé, l'Antipresse m'intéresse, m'intrigue, me désarçonne, me ravit, m'amuse, m'excite, m'énerve, me fait passer par une foule de sentiments et c'est sans doute un bon signe. C'est ce qu'on appelle un lien affectif. Je pense que l'avenir des journaux dépend en grande partie de leur capacité à nouer de tels liens avec leurs lecteurs.»

Ce qui illustre la formule percutante trouvée dès notre lancement par l'un de nos fidèles lecteurs, Bruno Borghi: «*En ces temps orwelliens, Antipresse, c'est LA presse.*»

AGENDA

Du 8 au 11 octobre prochain, le bureau volant de l'Antipresse sera au 37e **Festival du film méditerranéen «Arte Mare» de Bastia**, dont le thème sera «Nid d'espions». Hormis les films présentés et leurs réalisa-

teurs, on pourra y rencontrer des spécialistes du renseignement comme Roland Pietrini, Yves Bonnet ou Eric Dénéce. **Slobodan Despot évoquera son travail romanesque, en particulier *Le Rayon bleu*, avec Christophe Bourseiller le 8 octobre à 18h au Centre culturel Una Volta.**

CANNIBALE LECTEUR de Pascal Vandenberghe

Les faux-monnayeurs de Samuel Butler (1)

LES TOUCHE-À-TOUT FONT SOUVENT L'OBJET DE RAILLERIES DE LEUR VIVANT, ET DANS DE NOMBREUX CAS LEUR TALENT N'EST RECONNU QUE PLUS OU MOINS LONGTEMPS APRÈS LEUR DISPARITION. SAMUEL BUTLER EN EST UN EXEMPLE FRAPPANT. S'IL FUT CONSIDÉRÉ COMME UN GRAND ÉCRIVAIN APRÈS SA MORT, SEULS SES QUELQUES RARES ROMANS RESTENT DISPONIBLES, LE RESTE DE SON ŒUVRE ÉTANT DEPUIS RETOMBÉ DANS L'OUBLI.

Il y eut trois écrivains répondant au nom de Samuel Butler dans l'histoire littéraire anglaise. Le premier (1612-1680), royaliste, fut l'auteur d'un poème héroïque parodique s'inscrivant dans la lignée de *Don Quichotte*. *Hudibras* est une satire burlesque du puritanisme et du presbytérianisme, qui fut publiée dans un premier temps anonymement entre 1664 et 1678, et dont Voltaire vanta les mérites dans les années 1730. Le deuxième (1774-1839) fut évêque de Lichfield et Coventry, et on lui doit un *Atlas of Ancient Geography*, publié en 1822. Le troisième (1835-1902), «notre» Samuel Butler, était le petit-fils du deuxième; s'il n'était pas apparenté au premier, il fut tout de même en quelque sorte son héritier, puisque c'est à la critique et la satire de l'Église anglicane et de la société de son temps, le XIXe siècle, qu'il consacra plusieurs de ses livres, en particulier ses romans.

Né le 4 décembre 1835 au presbytère de Langar, dans le comté de Nottingham, fils d'un ministre de l'Église anglicane — et donc aussi petit-fils d'un évêque —, Samuel Butler était naturellement destiné

à l'état ecclésiastique par sa famille. Entre quatorze et quinze ans, interne à l'École Publique de Shrewsbury, il s'enticha de dessin et de peinture et ressentit une émotion extraordinaire en entendant la musique de Haendel. Après avoir terminé ses études de théologie à Cambridge en 1858, il refusa d'entrer dans les ordres: adjoint laïque du curé de Saint-Jacques (Piccadilly à Londres), il découvrit que ses élèves non baptisés n'étaient ni plus ni moins méchants ou vicieux que les autres. Le doute s'installa en lui et il refusa l'ordination. Énorme scandale dans sa famille. Son père, le révérend Thomas Butler, fit tout pour le «ramener à la raison». En vain. Samuel réussit à négocier une petite avance sur héritage pour partir faire de l'élevage de moutons en Nouvelle-Zélande, où il passa quatre ans. Il revint en Angleterre en 1864 après avoir amassé un capital suffisant pour pouvoir vivre sans travailler. Il s'installa définitivement à Londres dans un modeste appartement où il vécut jusqu'à sa mort, effectuant chaque année un voyage en Italie. Il étudia la peinture et s'y consacra durant

plusieurs années avant d'en arriver à la conclusion qu'il ne serait jamais reconnu comme peintre. Il continua à s'occuper de travaux littéraires commencés durant son séjour en Nouvelle-Zélande.

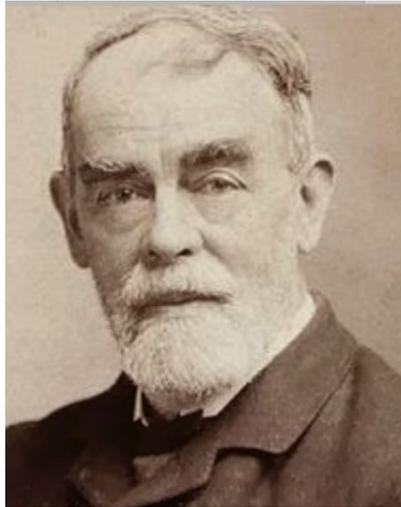
Il vécut à une époque charnière: en 1859 paraissait *L'origine des espèces*(1) de Charles Darwin. Butler se convertit rapidement aux thèses du Transformisme. Mais il trouvait les thèses de Lamarck(2) plus pertinentes que celles de Darwin, et il devint critique envers le darwinisme dans ses œuvres ultérieures. Mais qui était ce Butler, considéré comme un «amateur», pour oser ainsi s'attaquer à celui dont le nom et les travaux remplissaient la seconde moitié du XIXe siècle?

Darwin était à ce demi-siècle ce que Freud fut au suivant!

Nous l'avons dit, seuls ses romans restent de nos jours disponibles. Parmi eux le plus célèbre est *Erewhon*, roman utopique publié à compte d'auteur en 1872. Mais son livre le plus personnel et à mes yeux le plus touchant est *Ainsi va toute chair*(3), un roman autobiographique qu'il rédigea entre 1873 et 1884 mais qu'il décida de ne pas publier de son vivant: le livre parut en 1903,

un an après sa mort. Toute sa vie le hantèrent ses années de jeunesse, qui lui laissèrent un si mauvais souvenir qu'il parla longtemps des *«horreurs de son enfance et de son adolescence»*. Le narrateur, Overton, est le parrain du jeune Ernest Pontifex, fils et petit-fils d'ecclésiastiques anglicans, et sa biographie est dans les grandes lignes celle de Butler lui-même. La rudesse du roman, la rigidité de sa famille et sa désespérante hypocrisie n'empêchent pas l'humour très anglais de faire de ce livre un monument de la littérature victorienne. Ainsi par exemple Charlotte, la sœur d'Ernest — dont les parents espèrent qu'il amènera à la maison un de ses amis qui voudra bien épouser la jeune fille —, est dépeinte de la façon

suivante: *«On disait qu'elle était très intelligente. Toutes les jeunes filles sont ou très jolies, ou très intelligentes, ou très charmantes. Elles ont le droit de choisir la catégorie dans laquelle elles veulent entrer; mais elles sont obligées d'entrer dans l'une de ces trois-là. Il était impossible de songer à classer Charlotte parmi les jolies ou parmi les charmantes. Elle devint donc intelligente, puisqu'il ne lui restait pas d'autre alternative.»* Cruel, n'est-ce pas? On ne sait trop



lequel des deux est le plus détestable du père et de la mère du pauvre Ernest. Mais il n'aura pas à s'exiler en Nouvelle-Zélande pour faire fortune: une bonne fée — sa tante — lui a légué toute sa fortune, au grand dam des parents bien sûr, et c'est le narrateur, parrain d'Ernst, qui a la charge tenue secrète de la faire fructifier jusqu'aux vingt-huit ans du jeune homme.

Les questions théologiques qui préoccupèrent Butler durant toute son existence se retrouvent ici. Il ne confondait pas foi et religion, et si sa satire de l'Église anglicane est virulente et sans concessions, il ne renia jamais le Christ. Ernest étant quant à lui d'une grande naïveté, il commet nombre d'erreurs, notamment en se fiant à ce que Butler appelle les «faux-monnayeurs» de la religion.

Lorsque Butler mourut, le 18 juin 1902, ce fut dans l'indifférence quasi générale. Seuls quelques jeunes écrivains le considéraient comme un maître et le firent accéder au succès à titre posthume. Parmi eux George Bernard Shaw (4), prix Nobel de littérature en 1925, qui reconnut sa dette envers Butler: *«Ce que vous admirez dans mon théâtre, ce qui vous y surprend ne me vient pas, comme vous le croyez, de sources scandinaves ou françaises, mais je l'ai puisé à une source anglaise que vous n'avez pas su découvrir: Samuel Butler, [...] que vous avez laissé mourir dans une obscurité presque complète, tandis que moi, qui ne suis, auprès de lui, qu'un journaliste irlandais sans importance, je me voyais acca-*

blé par le bruit qu'on fait autour de moi.» Toute une génération d'écrivains qui, dans les années 1920, succéda à celle des Néo-Victoriens, le considérait comme un classique, au même titre qu'un Laurence Sterne ou un Jonathan Swift. Décidément, ce Samuel Butler avait de grandes qualités, et pas seulement littéraires: ses goûts musicaux étaient très affirmés. Il vouait une passion immodérée à Haendel et détestait la musique «moderne». Quand Overton demanda à Ernest à quel moment à ses yeux commençait la musique moderne, il s'entendit répondre: «À Jean-Sébastien Bach». Je confirme!

Cette chronique appréciant les romans utopiques, il aurait tout de même été dommage d'évoquer l'œuvre de Samuel Butler sans aborder *Erewhon* et sa suite, *Nouveaux voyages en Erewhon*: ce sera chose faite la semaine prochaine.

~~~~~  
NOTES

1. Charles Darwin, *L'origine des espèces* (1859, Flammarion, coll. «Garnier-Flammarion», 2008).
2. Jean-Baptiste Lamarck (1744-1829), naturaliste français, fut le premier à proposer une théorie de l'évolution dite «transformiste» et à appliquer la biologie aux sciences de la nature. L'importance de son travail a été et est toujours occultée par l'œuvre de Darwin.
3. Samuel Butler, *Ainsi va toute chair* (1903, Gallimard, coll. «Folio», 2004).
4. George Bernard Shaw (1856-1950), dramaturge, essayiste et scénariste irlandais, grand provocateur et anti-conformiste devant l'Éternel, auteur de plus de cinquante pièces de théâtre.

RECONQUÊTES par Slobodan Despot

## Lumière des salles obscures, par Catherine Rihoit

IL MANQUAIT À L'ANTIPRESSE UNE RUBRIQUE AUDIOVISUELLE. IL LUI MANQUAIT DAVANTAGE DE SUJETS CULTURELS. IL LUI MANQUAIT DES AUTEURS FÉMININS. CATHERINE RIHOIT, ROMANCIÈRE, BIOGRAPHE, SCÉNARISTE VIENT COMBLER UNE CASCADE DE LACUNES. POUR SA PREMIÈRE APPARITION, JE LUI CÈDE AVEC PLAISIR MA RUBRIQUE «RECONQUÊTES».

### UN MOT DE PRÉSENTATION

Depuis l'enfance j'ai voulu écrire, mais le plaisir est rarement au rendez-vous, je guette le moment de pouvoir me dire, «j'ai quand même réussi à exprimer ça.»

J'ai longtemps enseigné l'anglais à la Sorbonne, lieu qui m'était cher à cause des Puvis de Chavannes aux murs. Je me suis spécialisée en linguistique dans l'espoir de comprendre quelque chose au fonctionnement du langage, donc de la pensée, donc du monde. Je me suis dirigée vers la sémiotique du texte, puis de l'image quand j'ai commencé à travailler pour le cinéma. J'ai aussi longtemps été journaliste. J'ai écrit un peu de tout, romans, essais, biographies, pièces, scénarios, plus évidemment ouvrages universitaires.

Je m'intéresse beaucoup à l'histoire car je préfère le passé au présent — d'où les biographies. Mon thème de prédilection est la vision. J'ai donc aussi bien écrit sur les apparitions que sur le cinéma, qui m'apparaît comme une autre forme de mystique.

Je n'ai aucune envie de descendre un film, ni de parler d'un film que je trouve nul, mais je trouve qu'on apprend beaucoup en réfléchissant

sur un film d'une certaine qualité que pourtant on n'a pas aimé.

Dans *Antipresse*, j'aime bien l'idée d'anti, parce qu'on vit dans un monde fonctionnant sur le faux consensus. La rébellion est souvent une posture, mais la faculté d'indignation aide à rester vivant.

Ma génération marquant le début de la vie par procuration, j'ai attendu des films qu'ils m'apprennent à vivre. C'est rarement le cas actuellement, la plupart du temps ce n'est plus du cinéma mais de la télé sur grand écran. Apprendre dérange, la télé préfère rassurer, je trouve que c'est comme ça qu'on se fait avoir.

### UN JOUR DE PLUIE À NEW YORK



Méfiant — un mauvais film c'est comme une indigestion — je lis ici et là tant de bien du dernier Woody Allen que j'y emmène mes petits-enfants (déjà grands). Bien que déçue par sa dernière période, je suis alléchée par le joli titre, *Un jour de pluie à New York*.

Le film aussi est joli, du moins l'image. Allen a de la virtuosité et le courage de réaliser un film par an au lieu de se reposer sur ses lauriers. Il paraît que quand il ne tourne pas il déprime. Bon, c'est un artiste.

Réputé le cinéaste de New York, il n'a jamais si bien montré la ville. En tout cas le Manhattan des *brownstones* et des parcs, et des riches d'un âge certain qui ont de beaux appartements avec meubles français anciens — que chez nous on a tendance à envoyer à la casse. Mes petits-enfants sont surpris, «y'a pas de gratte-ciels et c'est propre!»

Les gens d'âge moyen y sont dépressifs, normal: ils travaillent dans le cinéma. Ils se lamentent dans les bars de palaces, les taxis et les studios. Avec la jeune génération, ça se gâte vraiment. Timothée Chalamet, la nouvelle coqueluche d'Hollywood, est parfait dans le rôle très américain du jeune premier mélancolique car cultivé. Sa copine en conclut qu'il doit avoir une touche d'Asperger. Elle est incarnée par Elle Fanning qui en fait vraiment trop dans le rôle de la petite dinde blonde. L'air d'avoir quatorze ans, elle glousse et s'exclame tout le temps. Oui, ça existe, mais a-t-on envie de payer pour voir ça? (Dans ce film les femmes sont toutes pénibles). J'ai quand même bien aimé son petit costume sixties avec shetland et minijupe plissée, souvenirs souvenirs... Réussite de ce mélange des époques, hier se fond dans aujourd'hui, ce qu'on voit c'est ce qu'on a vu, ça se télescope. A un certain âge c'est très vrai.

Le problème c'est qu'il n'y a pas de fond. J'aime qu'un film m'éduque un

peu ou au moins me surprenne. Là, même la jeunesse qui m'accompagnait se plaignait, «ça dit rien, c'est que de la mousse». Vache sacrée, Woody Allen peut se permettre de se faire plaisir. Mais la prochaine fois, je m'abstiens.

#### PORTRAIT DE LA JEUNE FILLE EN FEU



Dans le film de Céline Sciamma, *Portrait de la jeune fille en feu*, l'image est belle et épurée. Bon, la technique est telle aujourd'hui qu'avec une bonne équipe même un

débutant peut faire du beau. Titre intrigant, bien que la robe qui prend feu, il me semble avoir déjà vu ça quelque part, ça frise le cliché.

La réalisatrice s'est inspirée en partie des souvenirs de Madame Vigée-Lebrun, portraitiste de Marie-Antoinette. Elle aurait mieux fait d'en adapter carrément une partie. Pourtant l'histoire se tient. Je ne vais pas la raconter, ne pas gâcher d'avance le plaisir du spectateur — aujourd'hui on dit «spoiler», horrible en français.

J'adore les films en costume parce que c'est beau et que je préfère le passé au présent. La cinéaste a beaucoup regardé la grande peinture, elle s'en inspire et elle a raison.

Je suis très bon public pour les histoires de jeunes femmes malheureuses et incomprises, mais là quand même. Pas un mec, les hommes absents sont désignés comme maldroits, engrosseurs, au mieux violeurs légaux. Esthétisation de l'avortement,

ça c'est nouveau et original. Le tout très #metoo, un peu trop peut-être. Bizarrement, ça m'a ramenée au féminisme des années soixante-dix où toutes les femmes étaient censées être copines et s'entraider. J'ai beaucoup donné mais j'en suis un peu revenue.

Noémie Merlant très bien dans le rôle de la peintre (peintresse?). Quand même c'est prétentieux et froid, je me suis emmerdée pendant les deux premiers tiers. Ensuite ça s'anime.

Le portrait de la jeune fille est d'abord sans feu c'est-à-dire qu'elle sourit, or elle ne veut pas plaire de crainte qu'on la marie. Nouvelle version, là elle tire la gueule : vivant son homosexualité, elle se libère. Historiquement c'est l'inverse, les femmes de l'aristocratie ne devaient pas sourire sur les tableaux, ce n'était pas noble, voir les portraits de Marie Antoinette justement. C'est après la Révolution qu'on sourit en peinture (et qu'on montre les dents). Les femmes ont beaucoup perdu avec le nouveau régime mais elles ont au moins gagné le droit d'avoir l'air contentes, même quand elles ne l'étaient pas.

Pour résumer, si vous aimez le politiquement correct, courez-y.

## L'AFFAIRE PASOLINI



Je vais quand même parler de *L'Affaire Pasolini* qui se donne après des semaines dans quatre salles après avoir commencé dans une seule. C'est un petit film héritier

du grand cinéma italien politique des années soixante et soixante-dix. Pasolini ayant été un des maîtres à penser de ma jeunesse, quelle émotion de le voir littéralement ressuscité par Massimo Ranieri! Et de constater une fois de plus à quel point il était visionnaire. Ce qu'il avait prévu se passe aujourd'hui si on remplace le pétrole par les ordinateurs. On le voit ici choquer en préférant l'ignorance au faux savoir, et considérer l'éducation telle qu'elle est dispensée comme un lavage de cerveau. Ah bon?

C'est le premier film de David Grieco qui a bien connu Pasolini et ça se sent. Titre italien *La Macchinazione*. Une bonne partie de la gauche transalpine croit à un assassinat politique, ce que le film se consacre à démontrer. Les bobines de *Salò*, que Pasolini finissait de monter, avaient été volées. Avec demande de rançon, mais Pasolini y dénonçait un nouveau fascisme à travers la pornographie — ou la pornographie du fascisme. Il écrivait *Petrolio* où il espérait montrer la collusion dans la corruption de la politique et du capitalisme, et il se sentait menacé. Je crois plutôt à un meurtre crapuleux utilisé politiquement. Pasolini était un génie, il avait sa faille comme tout le monde mais chez les génies, tout est plus grand y compris la faille. Le film le montre très bien et surtout l'énormité de la perte qu'a été cette mort.

Enfin du contenu! Malgré quelques maladresses scénaristiques sur la fin (les temps se mélangent et ça embrouille un peu) c'est du cinéma, c'est du cinéma, quelle joie: c'est du cinéma!

## Passager clandestin

Arnaud Dotézac: Le test Greta

**C**OMME TOUJOURS DANS LES OPÉRATIONS D'INFORMATION EN SERVICE COMMANDÉ, LES CAMPS SE CLIVENT. C'EST D'AILLEURS À CELA, ENTRE AUTRES, QU'ON FLAIRE DE TELLES OPÉRATIONS. NOTRE ANALYSTE GÉOPOLITIQUE, ARNAUD DOTÉZAC, SE LIVRE ICI À QUELQUES RÉFLEXIONS IMPRESSIONNISTES À PROPOS DU PHÉNOMÈNE GRETA.

## Le petit chaperon vert et sa protégée

Pour Greta Thunberg, la ligne de clivage se dessine entre les fans et les passifs-utiles d'un côté et les complottistes de l'autre. Ces derniers clament à tue-tête que Greta serait manipulée par Soros sans rien vérifier. Ils se contentent de fonder leur conviction sur le fait qu'ils ont lu quelque part qu'une jeune allemande du nom de Marie Luisa Neubauer, servant de chaperon à Greta, aurait travaillé pour une ONG, qui elle-même serait financée par une autre ONG, laquelle appartiendrait à Soros et voilà qui leur suffit. Pas à nous.

**QUI EST LA «COACH» DE LA JEUNE GRETA?**

Effectivement, il existe bien une Made-moiselle Neubauer, née le 21.04.1996 à Hambourg, étudiante en géographie et boursière de la *Heinrich Böll Stiftung*, organe caritatif du parti des Verts. En fait, elle a déjà un peu gravité dans les cénacles gouvernementaux.

En 2016, elle est nommée ambassadrice de la jeunesse, aux côtés d'une soixantaine d'autres de sa génération, pour une opération dite «One», gérée par les charités de Bill Gates, plus particulièrement à travers les deux fondations suivantes: «One Campaign» et «one Action».

Ces deux structures ont leur siège au

1299 Pennsylvania avenue, Washington DC, à deux pas de la Maison Blanche.

Elles ont été fondées en 2002 et sont dirigées depuis 2016 par Madame Gayle Smith, ancienne patronne en chef de l'USAID... A l'époque, Gayle Smith était donc à la tête d'un budget militaro-humanitaire (officiel) de 20 milliards de dollars, dont on dit que l'Afrique a beaucoup profité, en raison de ses accointances personnelles sur ce continent.

Avant cela, elle fut directrice «du développement et de la démocratie» au sein du Conseil de sécurité nationale sous Obama. Conseil qu'elle avait déjà fréquenté sous Bill Clinton de 1998 à 2001, comme directrice des affaires africaines. En France, on connaissait très bien quelqu'un qui avait le même genre de profil, il s'appelait Jacques Foccart.

Rien d'étonnant donc à ce qu'elle ait trouvé à se recaser dans cette ONG de Bill Gates, surtout consacrée à l'Afrique (pauvreté et SIDA). Et même si le budget sous gestion de ladite ONG n'a rien de commun avec celui de l'USAID, il tourne tout de même autour des 50 à 100 millions de dollars selon les années et elle-même en tire un salaire de près de 500'000 dollars annuels, ce qui lui donne de quoi faire des emplettes. On ne sait pas si David Cameron, qui fait partie du Board à ses côtés, est payé aussi grassement



mais ce qui est sûr c'est que cette ONG dispose d'une belle puissance de feu au cas où il s'agirait de financer tel ou tel.

Poursuivons sur Marie Luisa. Si elle a été recrutée comme ambassadrice de ONE, elle est donc sur les écrans de contrôle de Gayle Smith et doit évidemment lui servir à quelque chose, par exemple à se rendre au G7 de 2018 en sa qualité bien opportune d'ambassadrice de One. Ça ne mange pas de pain mais techniquement ça s'appelle justifier ses entrées auprès des grands de ce monde pour légitimer une carrière prochaine parmi eux.

Le parcours de Luisa nous révèle incidemment qu'elle doit être un peu geek à ses heures perdues puisqu'elle a aussi fait partie de la «Digital Koordination» d'un projet «Fossil Free Germany» en 2018.

On sait surtout qu'elle a travaillé en 2017 pour la fondation Right Livelihood Award (RLA), qui décerne chaque année le fameux prix Nobel alternatif, lequel vient justement d'être attribué à... Greta, que Luisa coacher avec tant d'abnégation. Le monde commence à devenir petit comme on l'aime.

### L'OMBRE DE GENE SHARP

Le fondateur de RLA, le germano-suédois Jakob von Uexkull, affiche des papiers en règle. Outre RLA, il est en effet adminis-

trateur de Greenpeace et de Transparency International. Il est en revanche financé de manière un peu opaque, principalement via la banque coopérative allemande GLS, basée à Bochum, dans la Rhur, qui est spécialisée dans la gestion des comptes de donateurs, ce qui permet assez facilement d'en occulter l'identité. Il est également financé via une fondation sœur installée en Suisse, à laquelle participe incidemment Annette Ringier et sur laquelle nous allons revenir.

Certes, von Uexkull s'est fait entendre pour venir en aide à Snowden mais on peut se demander s'il était vraiment sincère lorsqu'on découvre, cerise sur le gâteau, que l'une des membres de son jury du Nobel alternatif n'est autre que Jamila Raqib ! Pour mémoire, Jamila est l'actuelle patronne de l'Institut Einstein fondé à Boston par le vénérable Gene Sharp (1928-2018), père spirituel des Révolutions de couleurs et lui aussi heureux lauréat du Right Livelihood Award en 2012 ! Là, on commence à barboter dans un petit marigot d'indulgences.

On notera au passage que Jamila a notamment beaucoup contribué au dernier manuel à révolution de Sharp, au titre poétique de *Self-Liberation: A Guide to Strategic Planning for Action to End a Dictatorship or Other Oppression*

(« Auto-libération: un guide pour la planification stratégique d'actions visant à mettre un terme à une dictature ou tout autre oppression»), diffusé gratuitement en ligne, comme les autres.

### COÏNCIDENCES D'ADRESSE

Mais revenons à Marie Luisa Neubauer. Que faisait-elle chez RLA? Il a fallu quelques efforts pour cela, car de nombreuses données semblent avoir été patiemment expurgées du net, mais on arrive tout de même à savoir qu'elle y travailla pour cette fameuse antenne suisse de RLA, dont le siège social est à Zurich mais dont le bureau se situe curieusement à la Maison de la Paix à Genève.

Pour ceux qui l'ignorent, il s'agit d'un fort beau complexe immobilier que tous les pendulaires genevois reconnaissent le long des voies de chemin de fer, juste avant d'arriver à la gare Cornavin.

C'est le prestigieux Institut pour les Hautes Études Internationales et du Développement qui héberge ce bureau RLA enregistré au département «Global Health», ce qui est en phase avec la campagne «One» décrite plus haut.

Mais à y regarder de près, ce n'est pas ce que dit le CV de Marie Luisa. On y lit en effet qu'elle a travaillé au sein du «Département politique et sécurité» qui n'existe pas à l'Institut précité. En revanche c'est, à un article près, le nom du Geneva Centre for Security Policy (GCSP), logé dans les mêmes locaux. Bien entendu, loin de nous l'idée d'associer la paisible fondation RLA à un quelconque programme du GCSP ou autre. Mais cette promiscuité genevoise inattendue peut nous donner l'occasion de réfléchir à ce qui pourrait se préparer en matière de sécurité.

### DES LABORATOIRES GRANDEUR NATURE?

Le GCSP est un centre de formation et de recherche que la Confédération met

notamment à la disposition de l'OTAN. En ce moment, il existe un thème sur lequel tout le monde planche, c'est celui de l'intelligence artificielle à usage militaire. En deux mots, on apprend aux machines à se débrouiller seules pour inventer leurs propres algorithmes qui permettent déjà beaucoup de choses, notamment en matière de cyberguerre.

On sait aussi utiliser ce type de ressources pour détecter automatiquement des profils de terroristes non fichés et c'est grâce à ce genre de profilage qu'on peut ensuite leur envoyer des drones armés sur la figure.

Imaginons à présent qu'on décide de développer le même genre d'application pour une situation de guerre civile permettant par exemple de procéder à des arrestations assistées par Intelligence Artificielle. Et ça tombe bien parce que c'est exactement le sujet du programme Minerva du Pentagone révélé par le **Guardian** depuis quatre ans. La première condition à tout apprentissage algorithmique de ce type, c'est la masse d'informations individuelles requises. Il en faut des centaines de millions. A présent, imaginons l'intérêt qu'il y aurait pour ces programmes de polariser les foules sous des prétextes «à blanc», afin justement de nourrir les machines. Il ne fait alors aucun doute que le coaching de Greta serait une aubaine à cet égard. Mais il existe évidemment bien d'autres personnalités et situations qui pourraient remplir le même rôle. Et ce n'est pas parce que Luisa ne quitte pas Greta d'une semelle, alors qu'elle est en lien avec un laboratoire de guerres civiles et une ancienne haute fonctionnaire américaine qui les finance, qu'il existe un quelconque lien de cause à effet entre toutes ces compétences et budgets, et la notoriété subite de Greta.

Mais nous ne faisons ici que tirer des plans sur la cybercomète.

## TURBULENCES

### SUISSE | La loi c'est la loi... de l'idiotie

Cet archéologue amateur aurait mieux fait d'embarquer sa trouvaille dans un sac par une nuit sans lune et de la vendre au prix d'une maison sur le marché du recel d'antiquités. Mais comme il est suisse, il est allé dûment la rapporter aux autorités. Et comme elles sont suisses, elles ont dûment récompensé sa loyauté... d'une amende de 2500 francs!

Sa découverte exceptionnelle tient en une main sculptée en bronze avec une plaque en or, flanquée d'une lame de poignard en bronze et d'une côte humaine. Malgré cela, l'honnête *détectoriste* ne regrette même pas de l'avoir été, honnête! Ce que d'ailleurs le juge ne conteste pas:

«Le prévenu n'est pas un pilleur et il n'est pas non plus animé par la cupidité mais par l'enthousiasme», a relevé le juge. «Mais il ne peut pas décider de faire de la détection de loisir où il l'entend.»

Vous avez bien compris: en Suisse, il y a des règles et des horaires pour tout. Y compris pour la recherche archéologique parfaitement désintéressée. La leçon vaut bien une amende, sans doute!

### UKRAINE - RUSSIE | L'information qui fait oublier la désinformation!

«L'Est de l'Ukraine est en partie sous occupation russe». C'est ce qu'on peut lire au détour d'une phrase d'un article du *Tages Anzeiger*, par ailleurs excellent, consacré à l'affaire Biden en Ukraine. La chose est dite comme si elle ne pouvait laisser subsister le moindre doute, au même titre que l'annexion de la Crimée. C'est ainsi, par du goutte à goutte, que le dogme, en l'occurrence un mensonge érigé en vérité irréfutable, s'instille dans l'esprit des lecteurs de nos grands médias.

L'affirmation est d'autant plus insidieuse qu'elle vient en conclusion d'un

très bon travail de journaliste, où les faits semblent avoir été vérifiés. Le mensonge avance masqué par une masse de faits éprouvés, mais est-il conscient? La rédaction du *Tagi* pourrait avoir laissé passer le mensonge de son journaliste ou s'est-il lui-même laissé convaincre que Poutine, contre toute évidence, a envoyé des troupes pour occuper le Donbass, à l'instar des petits hommes verts qu'on dit s'être emparés de la Crimée?

S'il est possible de se racheter d'un mensonge, le *Tagi* le fait bien. A la différence de la plupart de nos médias, il est allé voir ce que cachait le scandale qui vaut à Trump d'être menacé de destitution par le Congrès américain. Un scandale, quel scandale? Celui d'un président en fonction accusé d'outrepasser ses pouvoirs dans le but de nuire à celui qui se profile comme son concurrent dans les prochaines élections présidentielles? Ou celui d'un ancien vice-président qui en 2016 a menacé publiquement Porochenko de refuser à l'Ukraine une aide militaire de plus de 1 milliard de dollars, s'il ne limogeait pas son procureur général?

Biden n'a pas fait mystère de la manière dont il a imposé sa volonté au président Porochenko. Voici ses propres termes, révélateurs d'une grossière arrogance: «Je leur ai dit: nous allons quitter ce pays [l'Ukraine] dans les six heures. Si dans l'intervalle, le procureur général n'a pas été viré, vous ne recevrez pas l'argent». Cet ultimatum a eu l'effet escompté: le procureur a été limogé et Biden très fier de conclure: «Et bien, le fils de pute [*son of a bitch*] a été viré!». (1)

L'évidence est là: Joe Biden, à qui Obama avait délégué les affaires ukrainiennes et chinoises, s'est ingéré brutalement dans les affaires d'un pays rendu à la botte des USA et a pratiqué une

forme étatique de corruption au carré. En échange d'un milliard, il a demandé à Porochenko de destituer son procureur général qui avait le tort d'enquêter sur une société ukrainienne où le fils de Biden s'engraissait à la louche. À moins que Trump ne soit destitué, pour avoir convaincu Zelensky de l'aider à révéler ce scandale ébouriffant, ce sera au peuple américain de décider lequel des deux candidats à la présidence il estime le plus corrompu.

Pardonné, le Tagi pour cet éclairage édifiant d'un exemple de corruption démocratiquement correcte?

J.-M. Bovy/O1.10.2019

(1) La séquence vidéo de cet aveu sidérant de Biden peut être visionnée dans [cette analyse de Stratpol](#).

Mais aussi:

[NAZISME | La Lettonie ne renie rien... au contraire!](#)

### On nous écrit...

*Notre fidèle lecteur Michel Marmin, exaspéré par la rumeur soulevée par l'«affaire Yann Moix», cherche à faire entendre une voix décalée — c'est-à-dire à ne parler que de son livre. L'Antipresse lui a volontiers offert une tribune.*

#### DÉFENSE D'ORLÉANS

Jusqu'à cette rentrée littéraire, les romans de Yann Moix ne m'avaient pas attiré, pour des raisons dont les principales tiennent malheureusement à ma seule bêtise, telles une allergie à la «sale gueule» ou une irritation (plus légitime quand même) suscitée par une exposition médiatique peu reluisante. Ce n'est toutefois pas avec de tels critères que je me serais permis de juger d'une œuvre littéraire, mais qu'ils m'aient dissuadé d'aller y voir de plus près n'est guère moins excusable. Or, si je me suis décidé, après quelque hésitation je l'avoue, à acheter et lire *Orléans*, c'est tout simplement parce que, lorsqu'un écrivain est cloué au pilori, non seulement je ne suis pas de ceux qui iront lui cracher à la figure (à sa «sale gueule!»), mais tout au contraire de ceux qui adopteront spontanément le parti de la défense contre la meute, comme l'a fait avant moi Gabriel Matzneff. De ce

point de vue, j'étais cette fois acquis à Yann Moix avant même de l'avoir lu!

Mais j'ai lu *Orléans*, et je dois maintenant dire et proclamer que ma méfiance irrationnelle s'est presque instantanément muée en stupéfaction et en admiration, une admiration si rare que je puis ajouter qu'en plus de soixante années de lectures, peu de livres m'ont autant bouleversé, mettons à l'instar des *Confessions* de Rousseau ou de *Notre jeunesse* de Charles Péguy. Rien que ça? Oui madame!

Que raconte Yann Moix dans ce roman? D'abord, dans une première partie, l'histoire de l'humiliation d'un enfant par des parents ennemis de toute élévation de pensée, de toute culture, mus par la seule volonté de le ramener plus bas qu'ils ne le sont eux-mêmes, un peu comme dans *Poil de carotte* de Jules Renard. Il y a des scènes terribles, autant par leur violence morale que physique, comme celles où l'on voit le père déchirer les livres de son fils ou briser ses disques, épisode qui m'a irrésistiblement rappelé la séquence de *Graine de violence* de Richard Brooks, où le professeur interprété par Glenn Ford voit ses élèves s'acharner sur ses vieux et précieux 78 tours de Bix Beiderbecke...

Cinéphile et amateur de jazz, Yann Moix n'a pas pu ne pas y penser!

Mais cette épreuve, dont le narrateur sortira vainqueur en prenant le dessus physiquement sur son géniteur, contient une contrepartie positive. Dans la seconde partie d'*Orléans*, le récit reprend la chronologie de la première, mais cette fois sous l'angle de la reconstruction quasi clandestine du jeune martyr par la culture, et c'est bien en cela que le roman de Yann Moix constitue à mes yeux un antidote exaltant à la déprime et à la chienlit. Péguy et Gide (et quelques autres) sont les compagnons de voyage dans cette aventure initiatique où, comme dans les récits arthuriens, l'on croise des jeunes filles inaccessibles, inaccessibles du moins à un garçon dont l'âme est demeurée médiévale ou préraphaélite. Deux passages mettent en évidence cet

éblouissement culturel, ce réenchante-ment: celui de la découverte de Heidegger, lumineux comme certaines pages des *Étonnements de Guillaume Francœur* d'André Fraigneau ou des *Deux Étendards* de Lucien Rebatet, et celui, carrément sublime, où Yann Moix évoque le pianiste de jazz Bill Evans — «ses phalanges tombaient sur la note comme des feuilles mortes», produisant des «sonorités de pluie sur la mousse».

Lorsque j'aurai ajouté que Yann Moix, prosateur ensemble ferme et voluptueux, tient de Barrès et de Chateaubriand (je ne suis pas sûr que la comparaison lui fasse très plaisir), on m'accordera que rapporter la valeur d'un livre aux vicissitudes de l'existence de son auteur ne présente rigoureusement aucun intérêt.

Michel Marmin

✧ Yann Moix, *Orléans* (Grasset).

## Pain de méninges

### CARACTÉRISTIQUES DE L'«HOMME NOUVEAU»

Quoi de plus réaliste, que cette «mutation», le «nouvel homme»? Il est l'homme sans racine, discontinu avec un passé que le Nihilisme a détruit, la matière première du rêve de tout démagogue; Le «penseur libre» et le sceptique, fermé seulement à la vérité mais «ouvert» à chaque nouvelle mode intellectuelle car il n'a pas de fondement intellectuel; Le «chercheur» après une «nouvelle révélation», prêt à croire quelque chose de nouveau parce que la vraie foi a été anéantie en lui; Le planificateur et l'expérimentateur, adorant le «fait» parce qu'il a abandonné la vérité, voyant le monde comme un vaste laboratoire dans lequel il est libre de déterminer ce qui est «possible»; L'homme autonome, prétendant à l'humilité de ne demander que ses «droits», mais plein de fierté qui attend que tout lui soit donné dans un monde où rien n'est autoritairement interdit; L'homme du moment, sans conscience ni valeurs, et donc à la merci du «stimulant» le plus fort; Le «rebelle», détestant toute la retenue et l'autorité parce qu'il est lui-même son propre et unique dieu; «L'homme de masse», ce nouveau barbare, «complètement réduit» et «simplifié» et capable uniquement des idées les plus élémentaires, mais méprisant celui qui présume de souligner les choses supérieures ou la vraie complexité de la vie.

—P. Seraphim Rose, *Nihilism*. Trad. française de Claude Lopez-Ginisty.